

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 8

Artikel: L'éclairage électrique à Lausanne. - Le café du Grand-Pont. - L'Hôtel-de-Ville
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187612>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépiuet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 Pour l'étranger, 20 cent.

L'éclairage électrique à Lausanne. — Le café du Grand-Pont. — L'Hôtel-de-Ville.

La Société suisse d'électricité vient de terminer l'installation de son *Usine centrale*. Une machine électrique puissante, système Edison, consommant 30 chevaux de force motrice et alimentant 420 lampes, fonctionne maintenant d'une manière régulière pour le service de l'éclairage de plusieurs abonnés. Un volant de 1 m. 60 de diamètre, pesant 500 kilogrammes et faisant 700 tours par minute, annule complètement l'effet des coups de bélier des eaux de Bret, et, grâce à cette grande régularité de mouvement, la lumière est d'une fixité absolue.

La distribution de l'électricité se fait par deux câbles de fortes dimensions, placés rue Centrale, rue Pépinet, place St-François et rue St-François. Sur ces câbles, composés de cordes de cuivre renfermées dans un tuyau de plomb, qui forment le *circuit général*, se pratiquent des prises de courant par des câbles plus petits, destinés à chaque abonné; enfin, de là, l'électricité se divise encore dans d'autres *dérivations*, formées de fils de cuivre isolés, gutta-percha et coton, pour se répartir à chaque lampe. Des précautions spéciales sont prises pour que toutes les lampes du circuit aient la même intensité lumineuse, aussi bien à une grande distance des machines que tout près. — Pour éviter tout danger d'incendie, des fils fusibles sont placés à chaque dérivation et sur tous les interrupteurs.

On sait qu'outre divers magasins et autres établissements de Lausanne, notre Hôpital cantonal est éclairé à la lumière électrique. Le 21 courant, cet éclairage était installé dans les bureaux des travaux de la commune, au deuxième étage de l'Hôtel-de-Ville; enfin, jeudi dernier, 13 lampes Edison reflétaient leur lumière dans les nombreuses glaces du café du Grand-Pont.

Quel progrès depuis la lampe fumeuse des Grecs et des Romains, depuis les grossières chandelles des Celtes, faites avec la graisse de leurs troupeaux; depuis les lanternes pourvues d'une lame transparente de corne !... Il est bien loin de nous le temps (17^{me} siècle) où le guet se promenait dans les rues obscures de Paris, porteur d'une hallebarde, d'une clochette et d'un flambeau de résine « pour écouter de fois à autre et éveiller les voisins quand il appercevra ou orra aucuns larrons et volleurs, effracteurs de portes et huis, le guet de l'autre côté de la rue étant tenu de lui répondre de sa clochette, et ainsi les uns les autres de rue en rue. »

On ne nous accusera sans doute pas de faire ici de la réclame en faveur du Café du Grand-Pont; il n'en a pas besoin. Cet établissement est un enfant gâté, où la clientèle afflue et affluera toujours: c'est le « coin du quai ». Il est fort bien desservi, c'est vrai, mais n'y trouverait-on que des chaises et de l'eau claire, que l'habitude d'y aller l'emporterait encore.

A l'hôtel, au-dessus, même vogue. Si ses 60 chambres sont occupées, le dernier arrivant insiste quand même pour coucher sous ce toit privilégié; il dormira n'importe où, dans le petit salon, dans la salle à manger, au vestibule même, pourvu qu'on y étale un simple matelas.

L'éclairage du café par la lumière électrique ne fait qu'en augmenter l'attrait, car l'effet de cette superbe clarté y semble réussir mieux que partout ailleurs, grâce à la disposition du local et à ses nombreuses glaces. C'est là un des plus beaux succès de la Société suisse d'électricité, qui attire chaque soir de nombreux curieux. Cet éclairage est si gai, si brillant, qu'il rappelle celui des grands cafés des boulevards parisiens. Comme on oublie vite les lampes à pétrole, reléguées à l'état de rossignols dans les combles du bâtiment!

Les journaux semblent se lire avec beaucoup plus de plaisir, le style en paraît plus coulant, les polémiques moins sombres, moins amères. La *Gazette* devient ange et la *Revue* agneau. Autre avantage non moins précieux, absence de chaleur sur les têtes, partant, plus de discussions passionnées et bruyantes.

On nous dira peut-être que la lampe Edison est trop éblouissante; du tout: il n'y a qu'à ne pas regarder en haut et à se souvenir que, dans cette vie, au point de vue matériel surtout, il est bon de savoir regarder en bas. Si plus de gens observaient ce précepte, la dernière crise financière aurait évidemment fait moins de victimes.

Nous ne voyons dans le nouveau système qu'un inconvénient, la facilité de plonger instantanément la salle dans l'obscurité en touchant à l'interrupteur placé presque à portée de la main. Quelques anarchistes assis parmi les consommateurs, auraient certainement beau jeu de tourner le bouton, de faire un coup de maître et de détalier. Rien n'empêcherait d'user du même moyen au moment de régler l'écot.

L'installation de la lumière électrique au second étage de l'Hôtel-de-Ville n'est pas moins intéressante.

sante par ses appareils permettant de hausser ou baisser les lampes à portée de la vue. Puisse cette lumière municipale éclairer efficacement ceux qui seront chargés d'établir la nouvelle assiette de l'impôt, et jeter quelques bienfaisants rayons sur les contribuables.

L. M.

Figures de cire.

Lausanne, 21 février 1883.

Le fond de la place de la Riponne est occupé depuis quelques jours par une immense baraque recouverte de toile, décorée du titre assez pompeux de « Colysée Buiron » et contenant une collection de figures de cire vraiment intéressante.

Très bien éclairée, la galerie renferme environ deux cents personnages célèbres, anciens et modernes, dont quelques-uns assez ressemblants (Guillaume de Prusse, le prince royal son fils, Béranger, Louise Michel entr'autres) pour que cela ne m'étonnât pas qu'un agent de police, par trop consciencieux, leur fit des misères à propos de leur « permis de séjour. »

C'est dans cette baraque, que j'ai passé hier soir une heure que je ne regrette certes pas.

Après avoir pris mon billet sous les yeux furibonds d'un spahis français, qui se tient à l'entrée et qui, me voyant passer aux « premières », sembla faire un vain effort pour porter vivement la main à sa coiffure, je me trouvai face face avec tous les silencieux pensionnaires de Monsieur Buiron. Rangés en rang d'oignons ou groupés suivant quelque événement historique, tous ces illustres personnages, au teint reposé et aux yeux brillants, auraient positivement l'air de s'être réunis là pour causer de leurs petites affaires, sans l'inévitable numéro du catalogue, fixé à leur épaule comme aux paletots des magasins de confection, numéro qui m'a paru les humilier beaucoup.

Tout en admirant toutes ces célébrités de genres différents et en écoutant l'explication, je pensais, que le musée était à remettre pour cause de fortune faite, et par suite d'un travail d'imagination involontaire, je m'en voyais le futur directeur. A part quelques préjugés à vaincre au sujet de ma nouvelle profession, je disais en moi-même qu'elle devait avoir de grandes satisfactions d'amour-propre, ne serait-ce que celle de trimbaler ainsi de ville en ville et sans les consulter, tous ces puissants du siècle, soumis, respectueux et dociles.

Et le matin, avant que le musée soit ouvert au public, quelle jouissance d'aller taper familièrement sur le ventre des souverains, de mettre à bout d'arguments les politiciens les plus habiles, de faire la cour aux beautés présentes et passées, au nez et à la barbe des maris et amants impassibles, et comme conclusion, d'aller bravement, seul et sans armes, faire un cours de morale à d'horribles coquins, tels que Tropicann, Jacques Latour, Williams Thomas et autres !

Et mon imagination trottant toujours, je voyais tout à coup mes pensionnaires emballés pêle-mêle et en route pour une localité voisine. Que de piquants contrastes, que de rencontres inattendues, que de touchantes réconciliations dans les vastes voitures

de l'établissement. Ici, le bouillant Skobeleff, bras-dessus bras-dessous avec l'empereur Guillaume ; plus loin, Raoul Rigault, le fougueux communal, au mieux avec Monsieur Thiers, et enfin, chose incroyable ! Louis XIV, le roi Soleil, familièrement assis sur les genoux de Louise Michel la farouche, au grand désappointement de Mesdames Montespan, Lavallière et autres, furieuses de se voir souffler le roi par cette austère plébéienne.

Comme j'en étais là de mes suppositions et que « l'explicateur », terminant brusquement, me tira de ma rêverie, il me sembla que Louise Michel me regardait d'un œil attendri, et paraissait même me faire des signes. Effrayé de cette exaltation de la promotrice de la « grève des femmes », je m'en fus admirer, à raison de 0,10 c. de surtaxe, une superbe blonde en costume léger, tenant entre ses bras l'Amour endormi. Malheureusement, cette belle dame, au contraire de Louise Michel, n'eut pas même l'air de se douter de ma présence.

Découragé de mon peu de succès, je ressortis du cabinet particulier et je jetai de nouveau un rapide coup d'œil dans la grande galerie. Comme je prenais la porte pour m'en aller, Louise Michel, toujours plus exaltée, se mit, Dieu me pardonne, à me lancer des baisers ! Pris d'une terreur folle, je décampai, sans me retourner.

A la porte, le spahis toisait toujours les gens ; des brigands calabrais continuaient à se préparer, avec une louable persistance, à assassiner un riche comte voyageant avec sa femme, et, une partie de piquet, engagée entre quatre paysans enrégés, ne semblait pas près d'être terminée.

N'ayant pas le temps d'attendre le dénouement de ces deux épisodes, très intéressants chacun dans leur genre, je rentrai chez moi, en me disant que si jamais je reprenais ce musée, il serait prudent pour moi de *bazarder* la trop inflammable Louise Michel.

BLACK.

Le mariage.

On prétend que le mariage
N'est pas un champ semé de fleurs ;
Ceux qui tiennent un tel langage,
N'en comprennent point les douceurs.
Rien n'est plus charmant dans la vie
Qu'un couple issu de deux amours,
Une épouse jeune, jolie,
Aimante et fidèle... toujours ;
Un mari qui sait rire et plaire,
Amoureux, constant... s'il se peut,
Tous deux d'un heureux caractère,
L'un voulant ce que l'autre veut.
Et pour surcroît de jouissance,
Doux fruits de la lune de miel !
De beaux enfants prennent naissance,
Anges envoyés par le ciel !
Ils ignorent qu'ils sont au monde ;
Ils n'en sentent que le plaisir ;
Soins, caresses, tout leur abonde ;
On prévient leur moindre désir.
Nourris dès leur tendre jeunesse
De mille souvenirs pieux,
A leurs parents, dans la vieillesse,
Ils rendent ce qu'on fait pour eux.
C'est ainsi que dans un ménage,
L'amour, guidé par la raison,